

*LA  
SELLE*

*un  
poème de merde*

*Robert Vitton*

N° 4

*Masse critique*

Robert Vitton

La selle, un poëme de merde

© 2021 Robert Vitton

in la RALM

[www.ral-m.com](http://www.ral-m.com)

Collection Masse critique – no 4

Semaine du 18 octobre 2021

## I

J'ai voulu vagir en Provence,  
Y confier mon méconium,  
Répondre à toutes ses avances,  
Présider son Pandémonium.

C'est fou comme on s'entête à naître,  
Tant pis pour nous, nous sommes nés.  
Les chanceux auteurs de mon être  
Sans doute avaient tout combiné.

Je suis encore à la bavette,  
Dans les langes, mère, au maillot,  
À Cucuron-les-Olivettes,  
Je gigote sur mon paillot.

Je suis encore à la mamelle  
Dans mes rêveries de vieux beau,  
Et si ma diablesse s'en mêle,  
J'y têterai jusqu'au tombeau.

Mangeurs de farcis, de poutargue,  
De spaghetti, de polenta,  
Ces vantards du pays se targuent  
D'en faire et refaire des tas.

Elles sont très fromage – brie,

Bleu, pélarçon, puant lillois,  
Gorgonzola -, mes égéries,  
Très sel attique et sel gaulois.

Elles m'escortent le dimanche,  
La bouille-abaisse au cabanon,  
Si j'y branle comme un vieux manche,  
J'y crève aussi comme un canon.

Mon fion refuse le service !  
C'est possible ça ? Que lis-tu ?  
Le bon usage de Grevisse !  
J'ai besoin d'un bouillon pointu !

Mes vies sont salies de ratures  
Et tous ces employés au Gaz  
Qui font dans ma littérature  
Et remettent l'heure à mon Jaz.

Un pauvre pète plus qu'un riche ?  
Et tous ces sons intestinaux,  
Les dois-je au chou-fleur, aux pois chiches,  
Aux haricots ? Réponds, conneau !

Le Saint-Paternel fait des bulles...  
Où étais-tu ? Où étais-tu ?  
Je tenais un conciliabule

De fées et de cogne-fétus.

Je raffole des pets de nonnes,  
Des flatulences de Paris  
Et des patenôtres qu'ânonnent  
Les épouses d'un Jésus-Christ.

Comment allez-vous à la selle ?  
Heureux comme un raton d'égout,  
Avec des tours dans l'escarcelle,  
J'y vais retrouver mon bagou.

## II

J'en compte des sardanapales,  
Vulgairement des culs vacants,  
Plus que ce que la main papale  
Peut en bénir au Vatican.

Je retrouve dans les orties  
Des ballonnés, des coliqueux,  
Des vesseuses de sacristie  
Et des pétomanes visqueux.

Dieu voit-il le fond des culottes,  
Tout comme il voit le fond des cœurs ?  
Je m'en bats l'œil et les ballottes  
Et fais la nique aux chroniqueurs.

Que branles-tu dans les étoiles,  
Dieu tout-puissant et tout-fécond ?  
Je fais juter mon os à moelle  
Sur les pentes de l'Hélicon.

Qui me jette toutes ces pierres,  
Faute de fauteurs, de fautifs ?  
Qui ça, successeur de saint Pierre  
Plein d'encens, souverain pontif(e)<sup>1</sup> ?

Parfois le monde se divise,  
Papefigues et papegots -,  
Chaque chapelle a sa devise,  
Son papier – folio a tergo<sup>2</sup>.

Je suis le moutardier des papes  
Pas une fois pris en défaut.  
Je leur dégage les soupapes,  
Le nase à Castel Gandolfo.

Ceux-là se torchent l'orifice  
Avant de lâcher le paquet,  
Avant le grand feu d'artifice,  
Le supercoquentieux<sup>3</sup> bouquet.

Ces vents qui passent sur la merde,  
Hussards, hutins<sup>4</sup> tourbillonneux,

Qui tournevirent, qui se perdent,  
Se rapplient doux et peineux.

Dépliants, affiches, suffrages,  
Réclames, tracts et prospectus,  
Et j'ai du brut de décoffrage,  
Le canon avant le sanctus.

C'est ma fanfare que je mène,  
Gavions flûtés, tambours battants  
Dans les recoins de l'oekoumène<sup>5</sup>,  
Par tous les imprévus du temps.

Si quelque chose vous échappe,  
C'est peut-être un pétard mouillé  
Ou une pétoule qui chape-  
Chute, vous êtes chatouillés.

Comment allez-vous à la selle ?  
Tantôt des plâtrées de maçon,  
Et tantôt de l'eau de vaisselle  
Avec des airs et des chansons.

### **III**

Utrillo, on dit qu'à Montmertre,  
Tu peignis sur des murs de gogs...  
Il pleut... Sur la place du Tertre,



Un passant ressemble à Van Gogh.

Enfant, je caguais dans les vignes,  
Il me semble que c'est d'hier,  
Et j'en suis à mon chant du cygne,  
Me foutant du quart et du tiers.

Si l'on dit que l'envie est louche,  
C'est qu'elle voit tout de travers ;  
Pour nous en resservir des louches,  
Et nous remettre le couvert.

Hissez les couleurs nationales,  
Les casseroles des États,  
C'est toujours la lutte finale  
Avec sa soupe et son rata.

Dans les tartisses, je cogite,  
Dans une pestilence sui  
Generis<sup>6</sup>. Là, je régurgite,  
Mouchette et gicle, donc je suis.

Cette louise tiède et sournoise,  
Je ne l'ai pas sentie passer,  
Ce n'est pas pour lui chercher noise,  
Ça coûte quoi de s'annoncer ?

J'en ai trouvé des coins idoines

Pour y larguer mes embarras,  
Pour y verser mes macédoines  
Et pour y faire mes choux gras.

J'y ressasse les mêmes livres,  
Je vous le dis tout rondement  
Jusqu'à ce que je me délivre  
Et fais le tour de mes tourments.

J'en aurai promis des fessades,  
Des pincettes et des suçons  
Dignes du vieux marquis de Sade,  
Promis des ébats, des frissons.

Feuilles mortes, poignées de feurre,  
Touffes d'herbe... Je l'aurai dit :  
On ne peut manier du beurre  
Non sans se graisser les didis.

De la tisane de bourrache,  
On transpire et urine dru,  
On dirait qu'elle nous arrache  
Nos récréments les plus bourrus.

C'est du potage à la julienne,  
C'est du rata, du rataplan,  
Une entraînante tyrolienne.

C'est à la fin des ronds de flan.

Comment allez-vous à la selle ?

C'est du potage à la Crécy,

C'est de la soupe aux vermicelles,

Jourd'hui, du consommé ranci.

#### IV

Ô saint Antoine de Padoue,

Rendez-moi ce qui m'appartient ;

Je remue fumier et gadoue...

Qu'as-tu perdu, brave chrétien ?

Je me dis : Barde qui bibarde,

Toujours entre deux balthazars,

Pisse par-dessus les rambardes

De la passerelle des Arts.

Pour peloter une croupe ointe

Et suçoter de doux tétons,

Dois-je me la tailler en pointe

Et faire roustir mes roustons ?

À minuit tapant à sa porte,

Que de fois le cœur aux abois,

Je trouve une targette morte,

Un visage et un cul de bois !

Après la vite bagatelle,  
Elles remontent leurs dessous.  
Moi, je tire sur mes bretelles  
Et je déparle tout mon souûl.

J'en connais une qui tortille  
Des hanches pour débondonner.  
Lâche ta purée de lentilles,  
Je crois entendre Dieu tonner.

Je tambourine et je trompette  
Avis à la population !  
Et puis je pète et contre pète,  
Je me paye à la commission.

Petiton, on baisse ses brailles,  
On fait son cas au pied d'un mur,  
Et puis tous bronzières... Funérailles,  
On est déjà un peu trop mûrs !

On se dit : Je pose une pêche,  
C'est bon, Dieu, de faire caca,  
Je fais mes besoins, quoi ! N'empêche  
Que tartir est notre tracas.

Ma chambre était une glacière  
Il ne fait pas cher vivre ici -,

Sur les paliers, les cagassières  
Fleuraient fortement le souci.

Dans mes cabinets des médailles,  
Je vois des rangs de décorés,  
Promis à la Dame à la daille,  
Des gueules bées de déterrés.

Qui vêtus comme des andouilles,  
Qui vêtus comme des oignons,  
Tous tirent leurs dernières douilles  
Sans en avoir pour leur pognon.

Comment allez-vous à la selle ?  
J'en revenais et j'y revais,  
J'ai le bide plein d'étincelles  
Et mes louffes sentent mauvais.

**V**

Je vous l'apprends foudres de guerre,  
Passer pour un hallefessier,  
Cela ne me dérange guère,  
Je m'en bats l'œil et le fessier.

Remballez, la foire est finie,  
Du moins pour un sacré moment !  
Au royaume d'histrionie,

Feignez tendresse et sentiments.

C'est comme ça sur cette terre,  
On se ramasse des gadins,  
À Venise comme à Cythère,  
Tout s'en va en eau de boudin.

J'aurai chié une pendule  
Et même une horloge à coucou.  
Ce sont des dire de crédules,  
L'Évangile y est pour beaucoup.

Un soufflet à boutons de nacre  
Qui fait du tort à la java,  
Cocher, j'ai le mal de Saint-Fiacre,  
Est-ce encore loin où je vas ?

Né dans un port, j'ai été mousse,  
Arpète, mataf, capiston,  
De quoi me faire de la mousse  
Sur mon fantomal frégaton.

Nous marchons tous à la baguette,  
À la carotte et au sainfoin.  
Que serions-nous sans nos guinguettes,  
Bien que puants comme des fouins<sup>7</sup> ?

Elle raffole des asperges,  
Colette que je lis au lit.  
Mon imagination asperge  
Ma chemise de patchouli.

Des canuts pètent dans la soie,  
Froid les sorbets ! Chaud les marrons !  
C'est la fête... Les uns vousoient,  
Et les autres tutoient l'étron.

Une guérite en bois me traite  
À la turque au fond d'un jardin,  
J'y rêvais d'être anachorète,  
Barricadeur, nez, baladin...

Sont-ce des bedons de Biscaye ?  
Des trompettes de Jéricho ?  
Sur tous ces monceaux de mouscaille,  
Tout ça, c'est kif-kif bourricot.

On est penaud, pensif, austère,  
Tantôt le troufignon bouché  
- Des pruneaux au divin clystère -,  
Tantôt le ventre relâché.

Comment allez-vous à la selle ?

Je suis sujet au carillon.  
Quand l'heure est passée, je me scelle,  
Et ça rouspète au portillon.

## VI

Nous en faisons des kilomètres,  
Des tombereaux et plus que ça.  
Chaque jour, il faut s'y remettre,  
Entasser Pélion sur Ossa.

On y dresse nos barricades,  
Braillant nos revendications,  
On y lansquine, on y cacade,  
C'est pas si mal pour la nation.

Ici finissent ripopées,  
Salmigondis et farragos<sup>8</sup>,  
Des chères ou franches lipées  
Avec tarole et larigot.

J'y aurais mis Paris en rimes,  
Sirventes, virelais, rondels,  
Commis les plus célèbres crimes,  
Chanté les bordées, les bordels.

Je vois des vidangeurs à l'œuvre...  
Pompons la merde du quartier !  
Ils en avalent des coulevres,



Tous ces endurcis au métier.

Vite un buisson, un coin pour faire ?

Je ne peux plus me retenir.

J'ai débourré dans mes affaires,

Ça me fera un souvenir.

On refait sans cesse l'histoire

Avec ses fossés à purin,

Avec ses fièvres cacatoires,

Avec ses tueurs chauds de reins...

J'attends une autre République

- Cuivres, pennons, brosses de crin...

Pour voir passer toute la clique,

Je me dévisse l'oeil d'airain.

Nous n'avancerons plus d'un pouce

Tant que nous battons là-dessus,

Ce qui nous pousse et nous repousse,

Le clouement d'un certain Jésus.

Je flâne dans une ballade

De l'écolier François Villon,

J'ai le cul à la rigolade

Et de la joie dans les couillons.

Compagnons de la Marjolaine,  
Nous, nous avons fait notre temps,  
Nous laissons des latrine pleines  
Nos chiards en feront autant.

Dormez, dormez, le guetteur veille !  
Il n'est qu'onze heures braves gens !  
Dans ce Paris plein de merveilles,  
De mystérieux cortégeants.

Comment allez-vous à la selle ?  
Quand j'en ressens le vif désir !  
Mais quand les coulées s'amoncellent,  
La peine passe le plaisir.

## **VII**

Vous, roi Pétaud et toi Louis XVI,  
Je me soulage dans vos cours.  
Je la ferai trouer, ma chaise.  
Quand je n'aurai plus de recours.

Au temps de Saturne et de Rhée,  
J'avais un seau hygiénique or,  
Dans l'air, une odeur de marée.  
Je n'étais pas traître à mon corps.

Rond, ni carré, le trou de balle,  
Ovale à ses moments furieux,

Lâche sa diarrhée verbale  
Ponctuée de rots injurieux.

Et le pauvre monde patauge  
Dans la fange et les excréments.  
Hop ! Cent abreuvoirs et cent auges,  
Le peuple est tu pour un moment !

Que ton Dieu te donne la gale  
Et te raccourcisse les bras, -  
Et la pépie, et la fringale,  
Et te fasse gueux comme un rat.

Tout ou presque ici-bas défèque,  
Petites gens, riches faiseurs,  
Chats, chiens, mouches, rois, saints, évêques...  
Et même l'éternel Causeur.

La bedondaine me gargouille,  
Que se passe-t-il là-dedans ?  
On s'y torture, on s'y zigouille,  
On s'y donne dans le godan<sup>9</sup>.

Ça glougloute dans la tripaille  
- Borborygmes, sacs et ressacs -,  
Des soldatesques se harpaillent  
Avant que d'alléger leurs sacs.

Je les écrase en marmelade,  
Les tyrans n'ont que trop vécus.  
Dans les refrains de mes salades,  
J'évacue vainqueurs convaincus.

Mieux vaut puer en compagnie  
Que de crever seul dans son coin  
Loin des potes, de la mégnie,  
Morne, jaunâtre comme un coing.

Dans mes colonnes vespasiennes  
Et sur mes colonnes Morris,  
S'écoulent mes vies parisiennes  
Repues de bouquets à Chloris.

J'y vois des vénus vésuviennes  
Accroupies sur les caniveaux ;  
Elles s'en vont, elles s'en viennent,  
Je les attends dans mon caveau.

Comment allez-vous à la selle ?  
Je chie le poivre que je moude.  
Des coups d'épingles me harcèlent  
Et mon bide est plein de remous.

Pour tout vous dire, j'ai la crampe  
D'un croque-notes laborieux  
Qui passe et repasse la rampe,  
Je ne suis pas un corps glorieux.

Je te le dis élégant homme,  
L'âcre, l'aigre, le doux, l'amer,  
Tout se mélange dans l'estome,  
Tout ça pour finir à la mer.

Jeune fille, où sont les toilettes  
- C'est le moment de me douloir,  
Où ça sent la vieille violette,  
Là-bas, tout au fond du couloir ?

J'entends sonner des cors de chasse,  
Tous les artilleurs sont huchés,  
Tueurs parés comme des châsses,  
Les derniers abois sont lâchés.

Nous avons tous eu des épreintes,  
De l'iléus<sup>10</sup>, Dieu, garde-m'en,  
De la colique qui éreinte,  
Et qui s'en va qui sait comment.

Quand je m'épate sur le trône,  
Peuple chieur à mes genoux,  
Les prêches, les sermons, les prônes,

Je me les carre... Devine où ?

J'emmène à la ville éternelle,  
À la maxima cloaca,  
Les emmerdeurs à ritournelles  
Et ceux qui aggravent mon cas.

Ô ma juste ire, ô ma grande ire,  
Pour qu'enfin chantent nos demains,  
Il ne suffit pas de maudire  
La chiasse du genre humain !

Quand tout me peine et me chagrine,  
Je m'enferme dans le cocon  
Public d'un square. On tambourine.  
Revenez demain, sales cons !

Quand bêtement je perds ma place  
Dans un retors rang d'opinions,  
Saturé d'aigue et de mélasse,  
J'en étale un bon cent d'un gnon.

Morts, nous serons des braves types,  
Des zigues toujours bien lunés,  
Vivants, qu'est-ce qui nous constipe ?  
Je force comme un forcené.

Popaul aime sa Virginie,  
Un cœur est percé d'un carreau.  
Quand nos pisseuses sont garnies,  
Nous, on s'astique le poireau.

Comment allez-vous à la selle ?  
J'y vais sans me faire prier.  
Parlons... Blague sous les aisselles<sup>11</sup>,  
Comme disent les ouvriers.

## **IX**

Certains sont de gros sacs d'épices,  
De bran, de dépôts, de déchets.  
Dites, sacs de merde et de pisse,  
Tout se règle cash au guichet.

J'expulse mes vers solitaires,  
J'ai de l'ardeur à déployer  
Et mes nidoreux<sup>12</sup> locataires  
Qui ne payaient plus leur loyer...

Certaines font dans la dentelle,  
Dans la bourre, dans le satin.  
J'entends d'ici les cascatelles  
Et les perlouses des catins.

Je dessaque la marchandise !  
Comme l'a dit un grammairien,

J'y vais, j'y vas, les deux se disent,  
Mais le bougon n'y est pour rien !

V'lan dans le cul la balayette !  
Lançait mon vieil instituteur,  
Aux garçonnets et aux fillettes,  
Et tout prenait de la hauteur.

J'y vais, j'y vas au saut du page,  
J'y vais parfois péniblement  
Ou pénardement, sans tapage,  
Je fais sous moi, mais rarement.

J'y vas, j'y vais, mais rien ne presse,  
J'y vais parfois un jour sur deux,  
Mes tristes entrailles paressent,  
Je ne sens plus mon cas merdeux.

J'y cours, j'y vole comme aux flammes,  
Laisant les sots sur leur séant,  
Les fossoyeurs la mort dans l'âme  
Et les marins sur l'océan.

J'exulte en tripotant des fesses,  
- Latin de cambuse et patois -,  
Agentes, typesses, cheffesses,  
J'ai des ressorts au bout des doigts.



L'encens, les lauriers, ni les palmes  
Ne m'empêchent de mérier<sup>13</sup>  
Sous mon olivier, dans ma balme<sup>14</sup>,  
Dans ma barque après le dîner.

Je porte parfois la marotte  
Et je desserre mes chicots ;  
J'égrène un rosaire de crottes  
En parlant franc à mon écot.

Une plombe... Qu'est-ce qu'il trame ?  
J'étais avant vous dans le rang !  
Quelques feux roulants d'épigrammes  
Et plus rien... N'est-il pas mourant ?

Comment allez-vous à la selle ?  
J'y vais comme un va-de-l'avant,  
Comme un tournailleur de crécelle,  
Comme un adulateur fervent.

## X

Je vais, je vais à la cocagne  
Comme un porteur de rogatons  
Sans son âme sœur, sans sa cagne,  
Comme un roi sans porte-coton<sup>15</sup>.

J'y joue, j'y joue à qui perd gagne,

Comme on dit chez nous à Toulon,  
Çui-là a toujours la cagagne,  
Il fondrait le fer et le plomb.

Du vent, du vent frais vous en eûtes,  
Les narines dans le guidon ;  
Pour ne pas perdre une minute,  
Vous pissotiez dans un bidon.

Tandis que sonnent les matines,  
Je vais du corps allègrement,  
De quoi vous faire des tartines,  
Héros à plaindre de roman.

J'étais au-delà de ma peine,  
Frétillant comme un ver coupé,  
Vous allez arracher le pêne,  
N'insistez pas, c'est occupé !

Depuis que j'ai appris à braire,  
Je suis de moins en moins bilieux,  
Tant que j'aurai l'heur de m'abstraire,  
Je ne viderai pas les lieux.

Cocottes de mes lieux d'aisance,  
Sauriez-vous me tourner un œuf ?  
Toupins, popotins à deux anses,

Gaupes, gourgandines, ponts-neufs<sup>16</sup>,

Fleur bleue du macadam, rouchies

Bagasses, ménesses, goton

Et même le gratin en chie,

Grandes pointures et petons.

Je pense au démon de Socrate,

Je me remplis de Rabelais,

Je me désopile la rate

Non sans brûler quelques balais.

J'entends venir les midinettes,

Piquant les démons de midi,

Se vanter d'avoir les braies nettes,

D'aller par delà paradis.

J'ai triste et douce souvenance

D'un joli cœur, d'un joli cul

Dansant qui, moyennant finance,

S'avouaient sans lutte vaincus.

C'est un derche à faire carrière,

Ce n'est peut-être que du vent,

Si c'est tentation par derrière,

C'est repentance par devant.

Comment allez-vous à la selle ?  
Comme y va le grand manitou,  
Celui qui tire les ficelles,  
J'y vais, j'y vais, un point c'est tout !

## XI

La mademoiselle flageole  
À merveille dans le déduit  
Et puis défile des gingeoles<sup>17</sup>,  
C'est presque tout pour aujourd'hui.

Les chiottes ! J'y pique des sommes,  
J'y feuillette et corne un Gradus  
Ad Parnassum. Mes féaux, sommes-  
Nous faits de coutumes et d'us ?

Trois jours de gerbes purpurines...  
La caquesangue ! Que du riz,  
Ordonne un toubib des urines  
Qui de tous les maux nous guérit.

La boutonnière des remèdes  
D'amour, la plaie bordée d'émaux,  
L'œillet poché des Ganymèdes,  
L'anus violi des vieux trumeaux...

J'aurai tiré des pétarades  
De l'âne mort de Buridan,  
Des pipis d'ange et des foirades  
Des pontes et des adjudants.

Ni Dieu ni maître ! Des patries  
Sans chants, ni hymnes bourratifs,  
Sans champs d'honneur, sans boucheries,  
Sans fanons torche-culatifs.

J'en conviens, vous êtes à plaindre,  
Dargeots scellés à l'émeri,  
Vieille culasse, gros cylindre,  
Anneaux de bronze vert-de-gris...

Nous sommes tous sur la sellette  
Le cœur et le cul en morceaux,  
Amants de la reine Gillette,  
La faute à Voltaire, à Rousseau.

Je me figure les Quarante,  
Carrés dans leur fauteuil percé,  
Flaquant une verte courante  
Et somnolant dans le passé.

Pour me torcher, dame, que prends-je ?

Des gants de daim ou de chamois,

Des gants d'ambre ou de fleur d'orange ?

Je n'en ai pas toujours sur moi.

J'ai dans ma musette une éponge,

Des tampons d'ouate, un drapeau

Et le savon de Francis Ponge ;

Chacun se charge de sa peau.

Qu'ai-je encore ? Une pierre ponce

De mon voyage à Lipari.

Je m'en veux d'envoyer de Ponce

À Pilate les ahuris.

Comment allez-vous à la selle ?

Avec ou sans les éperons ?

Pégase éploie ses pauvres ailes

Et, peineux, nous volons en rond.

*Robert VITTON, 2021*

## **Notes**

1 - *Pontife* : au XVI<sup>e</sup> siècle, Julien Fossetier, prêtre, historiographe et poète, a écrit pontif.

- 2 - *Foglio atergo* : feuille à se torcher.
- 3 - *Supercoquentieux* : magnifique, mot burlesque, imité de supercoquelicantieux forgé par Rabelais.
- 4- *Hutin* : entêté, opiniâtre, vieux mot.
- 5- *Oekoumène* : espace habitable de la surface terrestre.
- 6 - *Sui generis* : que l'on ne peut comparer à rien.
- 7 - *Fouin* : putois (Berry).
- 8 - *Farrago* : amas de choses disparates.
- 9 - *Godan* : tromperie, donner dans le Godan, se laisser abuser.
- 10 - *Iléus* : obstruction de l'intestin, interruption du cours des excréments.
- 11 - *Blague sous les aisselles* : maintenant, parlons sérieusement (argot des ouvriers).
- 12 - *Nidoreux* : qui a une odeur, un goût de pourri (terme de médecine).
- 13 - *Mérienner* : siester.
- 14 - *Balme* : grotte dans le Midi ; on dit aussi baume.
- 15 - *Porte-coton* : employé au service des latrines, je dirais torche-cul des maisons royales... et autres. Le porte-coton du roi Louis XVIII par Horace Vernet, dessin fait le 20 décembre 1816. Charles Baudelaire a écrit : Horace Vernet est un militaire qui fait de la peinture. - je hais cet art improvisé au roulement du tambour, ces toiles badigeonnées au galop... C'est pour dire...
- 16 - *Pont-neuf* : femme de mauvaise vie.
- 17 - *Gingeole* : jujube.